

## CHAPITRE I

# PLATON ET LA BOUDEUSE : L'ÊTRE, LE LANGAGE ET L'AMOUR DANS LA BEAUTÉ GRECQUE

Comment parler d'un aussi grand sujet ? La beauté se trouve au centre de toutes les valeurs que la Grèce a proclamées. Elle leur donne vie, les protège contre l'intellectualisme et l'abstraction. Il semble ainsi que sa découverte coïncide avec la naissance de notre civilisation : au commencement était Homère... Au commencement était Héléne, ainsi que Pâris. Lorsqu'il s'agit de désigner la plus belle parmi les trois déesses, ce berger choisit celle de l'amour. Cet amour auquel il céda n'était-il que le désir d'une illusion ? Dès l'origine, la question se trouvait posée.

Pour répondre, nous serons obligés d'adopter successivement plusieurs points de vue.

Le premier, lié au mythe, est celui de l'expérience vécue, religieuse, politique, personnelle. Nous ne croyons pas que la théorie du beau puisse se séparer d'une méditation sur l'être, sur l'existence, dans toutes ses formes concrètes. Nous récusons également le point de vue idéaliste, qui se ramènerait à une étude du concept, et le point de vue matérialiste, qui se bornerait à l'analyse des causes sociales ou physiques. L'histoire du beau est celle d'une rencontre de la pensée humaine avec le réel dans sa totalité. Rien n'enseigne plus fortement que la Grèce cette nécessité de revenir à l'être.

En second lieu, nous assisterons à la naissance du langage. Celle-ci se fait en deux temps : d'abord la poésie puis la philosophie (Vico avait raison). La rhétorique accomplit la synthèse. Nous puiserons dans ces faits mêmes, qui constituent l'une des aventures spécifiques de l'hellénisme, les raisons qui justifient notre méthode.

Dès lors, il nous sera sans doute assez facile de résoudre le paradoxe fameux, qui a souvent retenu l'attention des modernes. Les Grecs, à l'époque classique, aiment à rapprocher le beau et le bon. Les deux notions se confondent même dans *καλόν*. Que faut-il en conclure ? Nos auteurs ont-ils ignoré la spécificité du beau ou celle de la morale ? Nous croyons plutôt qu'ils ont affirmé l'une et l'autre

mais qu'ils se sont refusés à les séparer d'une manière absolue : dans l'amour et dans le désir, dans la contemplation et dans l'action, dans l'imaginaire et dans l'être, enfin dans les mots et dans les choses, l'exigence du beau répond sans cesse à celle de l'absolu selon des lois que les Grecs ont découvertes.

Avant d'aborder la théorie des rhéteurs et des philosophes, que nous avons choisi d'étudier principalement, il convient d'examiner les aspects antérieurs de la beauté. Une idée fondamentale nous touche d'emblée : en Grèce, les dieux, le plus souvent, étaient beaux. Cela va-t-il de soi ? Pour le savoir, il faudrait étudier ailleurs (dans la préhistoire, chez les primitifs, chez les sauvages) les équivalents de cette notion. Nous ne le pouvons pas. Mais retenons qu'il existe, chez les Grecs, dans le cadre que nous nous sommes fixé ici, un lien entre la beauté, le divin, le sacré.

Bien entendu, il faudrait réfléchir sur les différences qui permettent de distinguer le divin et le sacré. Nous dirons seulement que, dans l'hellénisme, il semble que l'expérience de la beauté manifeste en premier lieu la spécificité de l'intuition religieuse. On ne saurait la réduire au sociologique, comme le fait volontiers la science moderne. Dieu est perçu par intuition. La beauté n'est autre, bien souvent, que le signe d'une telle intuition. Cela explique qu'elle apparaisse sous les formes de la révélation, qu'elle s'environne de mystère ou d'ambiguïté, qu'elle s'accompagne dans son dévoilement de précautions initiatiques.

Ce n'est pas la philosophie que nous devons interroger ici, mais les mythes. Ils nous enseignent une vérité fondamentale : la beauté peut tuer, si on ne l'aborde pas avec les précautions voulues, après les purifications nécessaires, dans le respect exigé par les dieux. Apollon est dieu de la lumière, de la pureté, de la prophétie, de la médecine également (puisque'il est le père d'Asclépios) : tous ces traits, dont la rencontre est significative, concourent à expliquer qu'il soit le Dieu musagète, le porteur de lyre, le dieu de la poésie et de la beauté : or ce dieu de lumière était aussi, comme nous le dit Homère, « semblable à la nuit » (*Il.*, I, 47). Les Grecs ont su d'emblée qu'il existe une face ténébreuse et nocturne du beau.

Cela tient peut-être à la faiblesse des yeux humains, à la différence radicale qui nous sépare de Dieu. On ne doit pas oublier l'histoire de Sémélé, mère de Dionysos : elle avait voulu voir Zeus, qu'elle aimait. Elle fut brûlée, consumée par la lumière trop grande du Dieu. Peut-être connut-elle en cela la joie suprême ? Les Grecs ne nous le disent pas à son propos. Mais nous pensons à Eros, à Psyché. Dans ce mythe, la question n'est pas seulement posée au point de vue de Dieu, mais au point de vue de la curiosité humaine. C'est bien d'elle qu'il s'agit, elle qui suscite les initiations par sa ferveur, et les compromet parfois par sa hâte. La curiosité, dans l'approche du divin, avait déjà été décrite par Homère, attentif, comme toujours, à ce qui est humain. Ulysse est, par excellence, l'homme en face des

dieux, qui le fascinent, le séquestrent, mais en face desquels, le premier dans l'histoire d'Occident, il affirme à la fois son respect et son autonomie. Toute son histoire pourrait s'interpréter en termes de beauté : il est l'époux de Pénélope, en face des amants d'Hélène ; il renonce à Calypso, à Circé, ou plutôt, par sa fermeté, il dompte cette dernière. Car une soumission excessive à la beauté peut réduire qui s'y abandonne à l'animalité : l'âme doit rester dominatrice dans son propre plaisir. Surtout, il existe dans l'*Odyssee* (XII, 1-200) un mythe qui doit nous toucher particulièrement : c'est celui des Sirènes. Leur chant était la beauté même, mais il donnait la mort. Ulysse eut la curiosité de le connaître mais, attaché à son mât, il a voulu survivre. Contradiction prodigieuse de la beauté.

On pourrait méditer sur l'aspect physique des Sirènes. Comme l'indique l'iconographie, elles n'ont pris qu'assez tard leur queue de poisson. Jusqu'à l'époque classique, ce sont de grands oiseaux de mer, offrant des visages de femme. Cela mérite notre attention. Que sont les dieux ? Des hommes, des animaux, des monstres, où se mélangent l'animal et l'humain ? Les réponses à nos questions soulèvent mille problèmes. Par exemple, tiendrons-nous la laideur pour une forme supérieure du beau ? Car la beauté véritable, celle qui tue, celle qui exprime la transcendance, porte en elle les caractères de l'inhumain. De fait, la statuaire, au VI<sup>e</sup> siècle, garde la marque de ce conflit. Les monstres, les gorgones grimaçantes y luttent avec des dieux héroïques. L'épopée d'Homère récuse ces grimaces. Et il en va de même de la sculpture classique. Qu'on songe surtout à un autre mythe de la beauté : Méduse couronnée de serpents pétrifiait les hommes. On a cru longtemps que c'était par sa laideur. Mais il est venu un temps où l'on a compris que c'était par sa beauté extrême. S'agit-il d'une dégradation du mythe ? Plutôt d'un changement de langage : la réalité traduite reste la même. Il s'agit de la transcendance du beau, qui peut s'exprimer dans la merveille de l'horrible comme dans la mortelle douceur d'un visage humain.

Ajoutons que le monstre pose un autre problème que l'esthétique ultérieure ne cessera de retrouver : c'est celui du réel et de l'imaginaire. Il faut savoir si des lois régissent leur rencontre. Le monstre est homme et animal. La Chimère est un de ses modèles, comme Pégase, ce fils de Méduse (et on se rappellera que Pégase a contribué à la mort de la Chimère). Voilà encore une grande question, dans un temps où l'humanisme s'élabore. Si les dieux sont les modèles de l'homme et si l'on admet que ces modèles sont d'aspect humain, il faut donc conclure que l'homme est le modèle de l'homme. Mais l'imagination nous permet de concevoir greffes, métamorphoses et mélanges. Elle nous dit qu'il existe des affinités entre l'homme, l'animal et la plante. Prodigieuse sympathie, qui permet tous les symbolismes. Grâce à l'imaginaire, on sort des relations rituelles ou sacrées que la pensée primitive connaît dans le totémisme. Mais peut-être aussi en prolonge-t-on le sens profond. Il s'agit de dire l'unité de la nature et de l'humain.